

livres

BOBY LAPOINTE
C'est bon pour ce que tu as

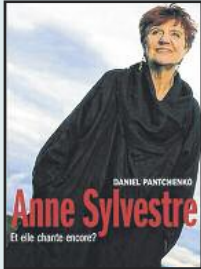
Qualifié de «roi de la déconade» par Brigitte Fontaine et carrément de «génie» par Brassens, Bobby Lapointe (1922-1972) fait l'objet d'un abécédaire par Chloé Radiguet. On y découvre les jeux de mots, les calembours et les allitérations qui ont fait sa gloire, mais aussi les événements marquants d'une vie qui ne fut pas toujours aussi facile que les jeux de mots. Bobby Lapointe, par exemple, fut astreint au travail forcé durant la Deuxième Guerre mondiale, il s'évada, travailla comme scaphandrier (!), connu des années de vache enragée, enchaînant trois cabarets dans la même soirée, avant de faire quelques tubes (*Aragon et Castille, Ta Katie t'a quitté, La peinture à l'huile, La maman des poissons*). JA

> Chloé Radiguet, *Bobby Lapointe, c'est bon pour ce que tu as*, Le Cherche-midi, 276 pp.

ANNE SYLVESTRE
Une biographie

Grande chanteuse, discrète sur les ondes des radios, y compris sur les radios qui ne diffusent que de la chanson (c'est un comble), Anne Sylvestre est racontée par Daniel Pantchenko. On découvre la vie tourmentée d'Anne Sylvestre, née en 1934, cinq ans avant la guerre qui chamboulera le destin de sa famille: un frère aîné, Jean, mort en servant Vichy, un père condamné à la perpétuité à la Libération. Plus tard, cela donnera des textes bouleversants: «Et si nous échangeons nos morts/ Sur moi la honte s'accumule/ Le sang que je porte me brûle/ Je ne peux me l'ôter du corps» (*Roméo et Judith*, 1994). De temps en temps, au hasard d'une reprise, la force d'Anne Sylvestre emporte tout sur son passage. Ce fut le cas avec Vincent Delerm et Jeanne Cherhal qui ont chanté en duo *Les gens qui doutent*, en 2007 à la Cigale. Paroles simples et magnifiques, mélodie prenante, des frissons partout... La biographie de l'excellent Daniel Pantchenko rend hommage à cette grande dame. JA

> Daniel Pantchenko, *Anne Sylvestre «Et elle chante encore?»*, Fayard, 475 pp.



Tirabosco remonte le «Kongo»

Bande dessinée. Le dessinateur genevois et le scénariste français Christian Perrissin signent une adaptation du célèbre roman de Joseph Conrad «Au Cœur des ténèbres».

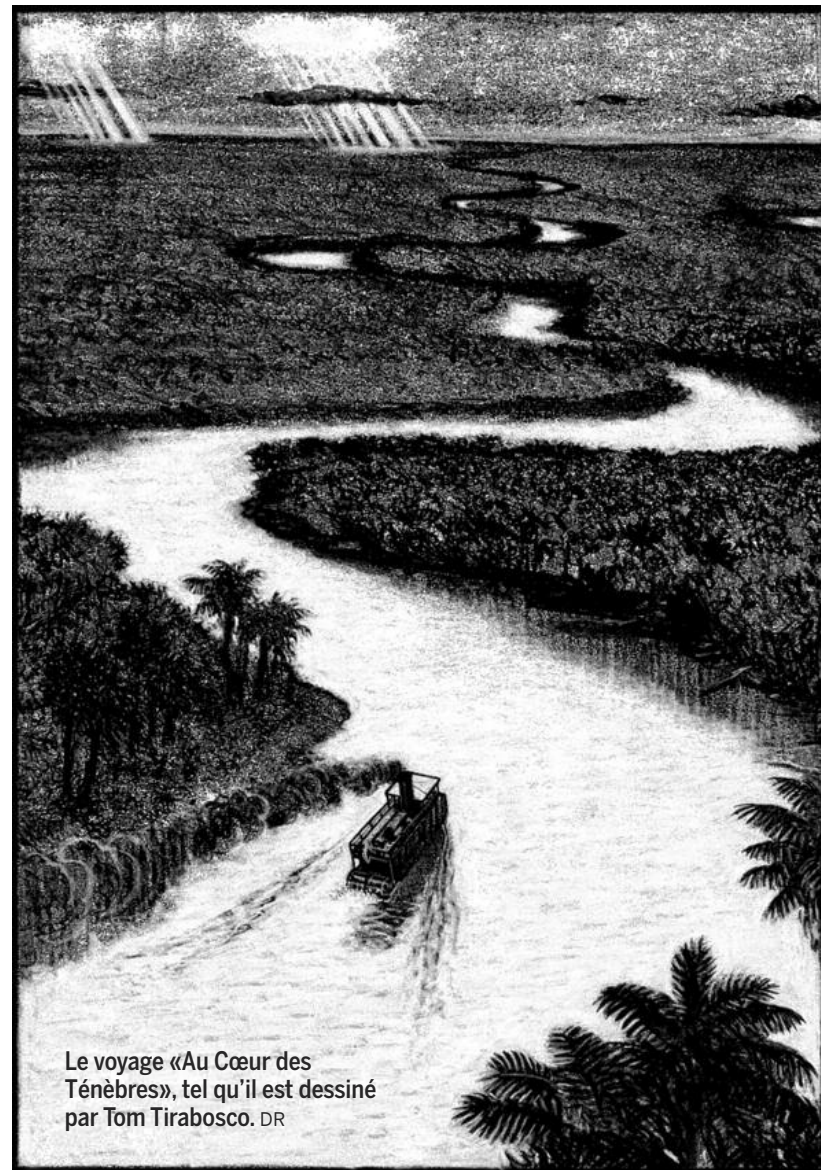
SELVA MAADI

Il aura fallu près de trois ans à Tom Tirabosco pour achever ce travail titanique, qui retrace la remontée du fleuve Congo par l'écrivain anglais d'origine polonaise Joseph Conrad. Un périple raconté dans la fiction *Au Cœur des ténèbres*, paru en feuilleton dans une revue britannique en 1899. Venu dans la région pour y travailler, Conrad en repartira brisé mentalement et physiquement d'avoir servi un colonisateur cupide et meurtrier, qui sous prétexte d'arracher des milliers d'ignorants à leurs mœurs effroyables, pillait les ressources naturelles et massacrait les populations. Un génocide estimé à près de six millions de victimes... On se souvient que pour *Apocalypse Now*, vertigineuse adaptation cinématographique de Francis Ford Coppola, le récit avait été transposé en plein conflit vietnamien.

Kongo, l'ouvrage de Tirabosco et Perrissin, participe donc d'une mise en lumière d'un aspect peu connu et particulièrement sombre de l'histoire belge. Très accessible, en particulier à la jeunesse, il pourrait d'ailleurs représenter une bonne entrée en matière à tout professeur traitant la colonisation dans son programme scolaire. Les quelques pages d'explication de fin constituent à cet égard un très bon complément permettant de recontextualiser le récit et de l'ancrer dans la terre congolaise rouge du sang versé par ces millions de morts. Interview du dessinateur genevois de *Kongo*.

Comment est né ce projet?

Tom Tirabosco: Christian Perrissin a découvert l'œuvre de Joseph Conrad, l'un des plus importants écrivains anglais du XIX^e siècle, lors de son service militaire dans la marine. Comme lui, il s'est rêvé un jour marin. Mais il n'avait pas le pied pour cela et, comme Conrad, il a dû abandonner ses rêves pour se consacrer au monde littéraire. La filiation entre les deux hommes était née, et le projet de travailler un jour sur son journal de bord de remontée du fleuve Congo ne l'a plus quitté. Perrissin aimait particu-



Le voyage «Au Cœur des Ténèbres», tel qu'il est dessiné par Tom Tirabosco. DR

lièrement mon style de dessin, nous étions donc faits pour nous rencontrer.

Pourquoi votre dessin l'a-t-il attiré?

J'utilise la technique particulière du monotype qui permet de créer des atmosphères étouffantes¹. Elle évite de tout dessiner et permet de suggérer, ce qui est parfait pour poser une ambiance dense et effectuer cette remontée du fleuve de façon aussi oppressante que Conrad l'a vécue.

Le noir et blanc s'imposait-il pour un récit aussi sombre?

Tout à fait. C'est un pari plutôt osé, mais je voulais une forme de radicalité qui permette de faire ressortir la moiteur du récit. La couleur n'aurait rien amené de plus, au contraire, mon des-

sin très rond peut être séduisant en couleur, ce qui ne collait pas avec cette histoire.

Connaissez-vous le Congo?

Pas vraiment. J'étais déjà allé en Afrique noire, mais jamais au Congo. Il y a cinq ans, j'ai remonté en bateau l'un des bras de l'Amazone et cela m'a évoqué les mêmes sensations, où l'on est complètement immergé dans cette nature sauvage avec le seul bruit du moteur comme compagnon.

Comment s'est passée la collaboration avec votre scénariste?

Christian me fournissait quelques pages déjà découpées et je les encrais au fur et à mesure. Je dessinais en quelque sorte à vue, étape par étape,

au même rythme que Conrad découvrait les différentes portions du fleuve. Le voyage se passe avec relativement peu d'intrigues mais le récit est très dense. La narration se doit donc d'être particulière, ce que le découpage très dense reflète bien, permettant ainsi de sentir le malaise de Conrad monter en étant au plus près de sa psyché.

Est-ce qu'on ressort indemne d'une entreprise aussi monumentale?

Difficilement. Ce projet a nécessité presque trois années de labeur. Le voyage a donc été éprouvant, non seulement en termes d'énergie investie, mais également financièrement.

Ce voyage change profondément Conrad, en est-il de même pour vous?

C'est vrai, ce voyage est un tournant pour lui et représente en quelque sorte la fin de sa vie de capitainerie et le début de celle d'écrivain. Pour ma part, j'ai pris conscience que d'aller à l'essentiel aussi bien dans la narration que dans le dessin est très important. J'ai désormais envie d'aller vers des livres où on est emporté dans des histoires sur le long terme.

Que représente ce livre?

C'est la première fois que je vais aussi loin dans ce travail, et je suis très fier d'avoir accompli une œuvre aussi importante même si ça a été dur et financièrement périlleux. C'est en quelque sorte un condensé de ce que je suis capable de faire.

Que nous réservez-vous pour l'avenir?

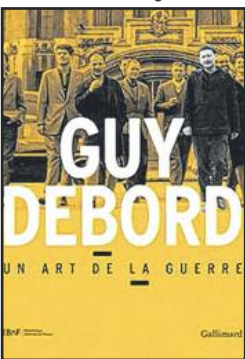
Mon prochain ouvrage relatera mes souvenirs d'enfance avec quelques digressions sur la peinture et la politique. LE COURRIER

> Tom Tirabosco et Christian Perrissin, *Kongo*, Ed. Futuropolis, 176 pp.

¹La technique du monotype consiste à dessiner sur une feuille placée sur une pellicule d'encre. En soulevant le papier, l'encre se transfère sur la feuille avec un grain charbonneux. Ne reste alors plus qu'à rehausser l'empreinte avec du blanc pour donner quelques coups d'éclairage.

un catalogue

Guy Debord ne se rend pas



L'époque était aux gourous: Sartre, Barthes, Lacan, Debord... C'était un temps où les écrivains ne fondaient pas une œuvre, mais une secte... Ainsi Guy Debord fonda-t-il coup sur coup l'Internationale lettriste (1952-57) et l'Internationale situationniste (1957-1972). De Guy Debord, nous avons retenu un slogan, écrit en 1953 sur un mur de Paris: «Ne travaillez jamais!»; et un titre qui, bien que paru en 1967, reste d'actualité: *La Société du spectacle*, où l'auteur s'attaque au capitalisme: «Le dispositif spectaculaire,

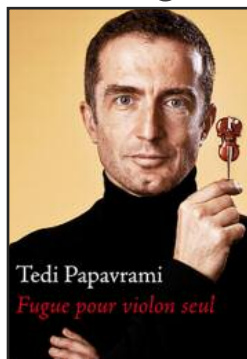
destiné à vendre la marchandise, finit par imposer le mode de vie qu'il prône comme le seul qui soit synonyme de vie réussie», écrivent Emanuel Guy et Laurence Le Bras, dans *Guy Debord, un art de la guerre*.

Dix-neuf ans après sa mort, Guy Debord, qui se considérait comme un proscrit, qui parlait de lui-même comme du «plus fameux des hommes obscurs», se voit célébré par cette société qu'il n'a cessé de combattre: la Bibliothèque nationale de France, à Paris, lui consacre une exposition (jusqu'au 13 juillet), ses archives ont été classées «trésor national». Le catalogue de l'exposition, publié par Gallimard, permet d'approcher l'œuvre, parfois hermétique, de Debord. JA

> Collectif, *Guy Debord, un art de la guerre*, Gallimard, 224 pp.

une biographie

Fugue d'un enfant prodige



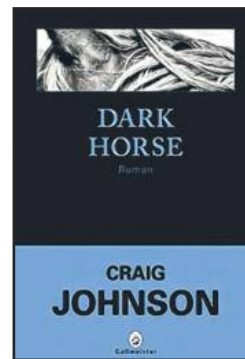
Plus de 1600 kilomètres séparent Tirana, la capitale de l'Albanie, de Paris. A vol d'oiseau. Mais le chemin qu'a emprunté Tedi Papavrami pour rejoindre l'Europe libre dans les années 1970 est tout sauf aérien et rectiligne. Le prix à payer pour échapper au joug de la dictature d'Enver Hoxha? Le violoniste nous le révèle dans *Fugue pour un violon seul*. Liés de près ou de loin à l'apprentissage de la musique, les épisodes de son récit douloureux sont ancrés dans l'isolement du régime albanais, puis dans les années solitaires passées en France.

Cette vie qui bascule n'est pas seulement celle du jeune Tedi. A la fin des études menées à Paris grâce à une bourse, un choix s'impose: rester pour faire carrière ou rentrer au pays pour éviter des représailles à la famille. La carrière prime. Un trait de jalousie? Plutôt un acte de reconnaissance envers le père, pour tout le temps qu'il a investi dans la réussite de son enfant, prodige quoiqu'un peu paresseux. La conscience lourde, le musicien est hanté par des résonances que seule la chute du régime en 1991 viendra enfin apaiser. Un choc bienfaisant pour l'interprète: «L'état de bien-être que je visais depuis si longtemps n'était donc pas un éternel mirage», écrit en point d'orgue l'auteur de cette fugue bouleversante. BI

> Tedi Papavrami, *Fugue pour violon seul*, Robert Laffont, 320 pp.

un polar

Une chevauchée sauvage



Ce qu'on aime bien dans les polars américains, c'est le vécu, le côté brut de décoffrage. Par exemple, lorsqu'à la fin de *Dark Horse* Craig Johnson nous raconte la longue et épuisante chevauchée nocturne de son personnage à travers un plateau montagneux désolé. Il sait de quoi il parle, lui qui été successivement cowboy et pêcheur professionnel, mais aussi charpentier et prof d'université. Dans ce cinquième volume d'une série où l'on respire à plein nez l'odeur du crottin et la poussière rouge des routes du Wyoming, on retrouve le héros récurrent de Craig Johnson, Walt Longmire – shérif coriace mais au cœur tendre – une nouvelle fois embarqué dans une épopée digne d'un film de Raoul Walsh (ou des frères Coen, pour nos lecteurs plus jeunes).

Moitié roman noir, moitié western, *Dark Horse* mêle une intrigue un peu trop classique (une enquête parallèle pour tenter d'innocenter une éleveuse de chevaux accusée du meurtre de son mari) à des poursuites et des bagarres particulièrement viriles, ponctuées de dialogues savoureux. Un roman haut en couleur (avec toutefois une dominante de noir et de bleu nuit) qui plaira particulièrement aux amoureux des chevaux et des grands espaces! ES

> Craig Johnson, *Dark Horse*, traduit de l'américain par Sophie Aslanides, Ed. Gallmeister, 328 pp.